

Que faire après l'orgie?

Pierre Raphaël Pelletier

Number 61, March 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42435ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pelletier, P. R. (1991). Que faire après l'orgie? *Liaison*, (61), 42–43.

Que faire après l'orgie?

par Pierre Pelletier

Dès que l'on mentionne le mot culture, son concept ou plutôt ses concepts rebondissent. Il y a des cris du cœur, des cris de la raison, des cris d'émotions, de ruptures, de sensibilité à vif; on s'énerve, on s'excite, on s'exclame, on raisonne, on parle. Or, parler de culture, c'est parler de la parole, de la parole parlante. C'est un peu peindre sur la peinture, c'est un peu faire culture en faisant de la culture le centre de son propos. Je vous préviens, mon propos sur la culture sera partiel, partial et partisan. Mais attention! Il n'est pas question ici d'un propos anarchique, incohérent; au contraire, je parle d'un propos émotivement cohérent sur la culture.

Au début étaient le verbe, la parole, la lumière. Celle-ci se vit en nous, et nous, de la sentir dans sa voyance. De cette saisie, elle se fragmenta, nous perçûmes des mondes, des réalités.

cept de culture. Comme entre autres, une modalité ou une modulation de la compréhension que l'on peut se faire des hommes et des femmes dans une situation donnée. De fil en aiguille, on finit par aboutir à une autre étude sur la culture, celle de Kroeber et Kluckhohn, **Culture, a Critical Review of Concepts and Definitions**, qui recensa quelques centaines de définitions classées en différentes catégories: psychologiques, génétiques, comparatives, descriptives, etc.

Comme le discours sur la culture est intarissable! Nous avons eu droit à toute une série de concepts sur la culture dont les expressions sont aussi fécondes qu'ambiguës: culture de masse, contre-culture, cultures parallèles ou alternatives, cultures traditionnelles ou organisationnelles, sous-cultures, cultures savantes, cultures minoritaires, culture populaire ou culture conçue comme système de communication... et j'en passe.

« Ce fut une orgie totale, de réel, de rationnel, de sexuel, de critique et d'anti-critique, de croissance et de crise de croissance. Nous avons parcouru tous les chemins de la production et de la surproduction virtuelle d'objets, de signes, de messages, d'idéologies, de plaisirs. Aujourd'hui, tout est libéré, les jeux sont faits et nous nous retrouvons collectivement devant la question cruciale : Que faire après l'orgie? »

Jean Baudrillard

À force d'entendement, nous avons fini par définir la culture comme « un tout complexe qui comprend les sciences, les croyances, les arts, la morale, les lois, etc., habitudes acquises par l'homme en tant que membre de la société ». Ainsi parlait Edmund B. Taylor en 1871, dans **Primitive Culture**. Et le concept de culture, ainsi nommé, fit fortune. On le manipula, on l'enrichit avec un tel engouement que vint toute une panoplie d'écoles de pensée, de traditions, de styles d'idée, d'arabesques pour reprendre à leur compte le con-

cept de culture. Comme entre autres, une modalité ou une modulation de la compréhension que l'on peut se faire des hommes et des femmes dans une situation donnée. De fil en aiguille, on finit par aboutir à une autre étude sur la culture, celle de Kroeber et Kluckhohn, **Culture, a Critical Review of Concepts and Definitions**, qui recensa quelques centaines de définitions classées en différentes catégories: psychologiques, génétiques, comparatives, descriptives, etc.

Nous voilà à l'aube de l'an 2000, toujours plein d'énergie. Ce n'est pas mal, ça pourrait même être pire. Et voici qu'on nous dit qu'il y a crise, que nous sommes en crise. La culture de la raison est en crise. Pour certains, elle est

déjà morte. La culture qui nous permettait de distinguer le beau du laid, le bon du mauvais, la clarté de la confusion, la distinction même de la massification, la qualité de la quantité, le vrai du faux, l'activité artistique de l'expression spontanée... la culture qui nous permettait de distinguer, de définir la culture, n'est plus. La culture qui nous permettait de dire qu'il y a une meilleure façon de penser, de vivre, de sentir, de se cultiver, n'est plus. La culture comme lieu d'appartenance, comme référent universel à une hiérarchie de valeur, n'est plus.

À qui la faute? Aux artistes, qui délirent de plus belle et qui finissent par donner l'impression que tout vaut tout? Aux fonctionnaires, technocrates, scribes de la culture qui, obéissant aux mots d'ordre de l'État, finissent par parler d'un bien culturel comme d'un bien quantifiable, d'un bien consommable, qui vaut d'autres biens comestibles, utiles, comme d'autres biens industriels. À qui donc la faute? À une civilisation qui nous aplatit complètement, qui nous réduit au réel le plus immédiat, le plus monnayable?

À quoi bon cette question, à quoi bon toutes ces analyses? De toute façon, il paraît que ça empire. Nous sommes déjà dans l'après-crise, dans l'après-orgie totale de tous les sens, dans l'après-orgie totale de tous les scénarios possibles, réels et impossibles. Tout, mais tout, sans hiérarchie de valeurs, sans centre d'analyse, tout se joue, se vaut, au-delà de toutes les valeurs. La culture entière dépasse tous les interdits, tous les tabous, tous les entendements, toutes les sensibilités. Toutes les cultures éclatent au-delà de la culture. Et tous les éclatements éclatent encore au-delà de tout, au-delà des néants... Au-delà des néants qui éclatent encore au-dessus. Alors, comme le dit si bien Jean Baudrillard, dans **La Transparence du Mal. Essai sur les phénomènes extrêmes**: « Ce fut une orgie totale, de réel, de rationnel, de sexuel, de critique et d'anti-critique, de croissance

et de crise de croissance. Nous avons parcouru tous les chemins de la production et de la surproduction virtuelle d'objets, de signes, de messages, d'idéologies, de plaisirs. Aujourd'hui, tout est libéré, les jeux sont faits et nous nous retrouvons collectivement devant la question cruciale : QUE FAIRE APRÈS L'ORGIE? »

cesse de façon obsessionnelle, péremptoire, intemporelle, à la qualité des gens et des choses qui s'inventent sans fin, au-delà des proliférations fatales de tout système.

Dans l'état actuel des choses, dans la concrétisation de tout ceci, il est impérieux que l'idée de l'artiste soit ramenée sans

cette utopie de l'art vaut au sein des cultures encore plus pour les minorités qui sont bien souvent dans des dynamiques de majorité, banalisées pour ne pas dire mises hors de circuit, du vivant, du PLUS, de la création.

La surqualité de l'activité artistique permet aux minorités de se surqualifier, de se surdéterminer,

La surqualité est cette idée de la totalité créatrice, en nous tous et toutes, qui peut nous mener au meilleur de nos inachèvements comme potentialités créatrices.

Que faire de toutes les révolutions qui ont eu lieu? Que faire de toutes ces miettes de signes, de symboles, d'abstractions, de tous ces morceaux de sens disponibles partout? Que faire de toutes ces incertitudes au-delà de la surproduction idéologique de la performance? Que faire de toute cette confusion des genres, de toutes ces confusions d'ordres, de sexes, de systèmes, d'individus, de collectifs? Que faire de tous ces mondes où cracher équivaut à un geste théâtral de grande valeur, où un grafiti ou une éraflure sur le mur vaut un Van Gogh, où un Van Gogh vaut 57 millions, où 57 millions vaut une symphonie de Beethoven, où Beethoven ne vaut pas le cri d'un grillon? Que faire dans ce monde, dans ces mondes où non seulement l'idée de culture a disparu, mais où l'idée même de l'homme et de la femme disparaît?

Chose certaine, il y a encore des fonctionnaires de la culture qui perdurent, qui pérorent, qui font comme si. Il y a tous ces fonctionnaires de la culture qui, au nom d'une culture qui ne se définit plus, définissent les interventions culturelles.

Et surtout, devant tous ces gens qui font comme si, il y a... il y a les artistes (et voilà mon parti pris pour l'activité créatrice annoncée dès le début). Il y a les artistes à qui l'on dit encore, comme s'il suffisait de le répéter, qu'ils et elles existent en fonction de cultures qui n'existent plus. Il y a cette idée de l'artiste radical, au-delà des totalités radicales qui tournent dans le vide. Il y a cette idée de l'artiste qui renvoie sans

cesse, soit animée vivement, soit revendiquée, que cette idée de l'artiste soit annoncée, au nom d'une différence, d'une distinction, au nom d'une surqualité au-delà des mondes marchandés. La surqualité, pour moi, c'est cette idée de la totalité créatrice, en nous tous et toutes, qui peut nous mener au meilleur de nos inachèvements comme potentialités créatrices.

Quand l'art va, quand les activités artistiques et les pratiques artistiques vont, et bien, les cultures qui s'en nourrissent vont aussi, vont dans le sens de la différence. Quand la différence — le PLUS créateur — est possible, le pacte social des États et des individus en interaction, le pacte symbolique des imaginaires est possible. Quand le PLUS de l'art — la surqualité de l'art, l'activité artistique — permet à tout être humain d'échapper aux insignifiances atroces d'une fin de siècle qui nous a tous et toutes livrés en pâture au règne de la mercantilisation, de la réification du monde, alors, alors seulement, l'art devient cette impossible qualité qui définit à tout jamais la culture comme une totalité créatrice ouverte indéfiniment à l'avenir des hommes et des femmes.

Or, si nous ramenons la question *Que faire?* il faut bien nous dire que partout où il sera question de politique culturelle, de projet de culture, de culture vis-à-vis l'État, il faudra ramener à tout prix l'utopie de l'art, l'idéalité de l'art comme pratique irréductible fondant l'espoir et le plaisir de la distinction, du PLUS, pour les uns et les autres. Cette idéalité,

dans leurs grandes différences, au profit d'un pacte social réellement vivant. Ne nous laissons donc pas dire par l'État que nos interventions n'ont qu'une place limitée étant donné les budgets, les sommes d'argent allouées au culturel. Nous devons tenter en tout temps de définir ces rapports à l'État en terme de priorités pour une meilleure qualité de vie, une vie créatrice. Et par voie de conséquence, les budgets doivent suivre.

Ne nous laissons pas dire que l'État est aux prises avec des ensembles culturels beaucoup plus larges que les nôtres, que l'État s'occupe de la culture dans son ensemble, que tout est culturel, donc finançable, mais par petits morceaux. Quand l'on dit que tout est culturel, comme on pourrait dire que tout est politique ou économique, que tout est dans tout, c'est une façon de dire que l'on ne veut pas distinguer le culturel de ce qui ne l'est pas. Et, au profit de cette confusion, on éparpille les subventions qui devraient revenir en droit au culturel exclusivement. Le culturel, c'est vous, c'est nous tous et toutes, engagés dans des pratiques nombreuses qui misent sur le PLUS, qui misent sur la surqualité de l'imagination créatrice.

Cette imagination créatrice n'est pas le lot ou le privilège d'un petit groupe d'individus inspirés. L'imagination créatrice est en nous tous et toutes, dans la mesure où on la pratique, dans la mesure où on l'actualise, et c'est là la grande condition fondamentale de toute culture.

Cette chronique est un résumé fort succinct des propos tenus par l'auteur lors de l'assemblée de fondation de la nouvelle l'Alliance culturelle de l'Ontario, en 1990.